

[Claude Jasmin]

Claude Jasmin

Volume 10, numéro 3 (57), mai-juin 1968

Les écrivains et l'enseignement de la littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60348ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jasmin, C. (1968). [Claude Jasmin]. *Liberté*, 10(3), 66–72.

existence immédiate que ne reflète pas la chronologie. Cet humus est une évolution faite de couches bouleversées qu'en chaque instant du regard on découvre en coupe, toutes ensemble, simultanées dans le présent de la mémoire.

Distanciation par proximité. Présence de la littérature. L'*ailleurs* est son havre et son mouvement. Mais c'est d'*ici* qu'on la pressent. Encore une fois, ce n'est pas seulement la pédagogie qui se prête à une orientation de la découverte des littératures étrangères par un apprentissage de la littérature nationale. C'est aussi l'exigence de profondeur, celle de la recherche, qui stimule une réflexion sur l'immédiat et d'*ici* des œuvres, sur leur accord, fragile et contradictoire, protestataire mais d'autant plus serré, avec une expérience sociale de la littérature québécoise, l'étude en est d'autant plus pénétrante que, dans cette recherche de l'*ailleurs* et du dépassement, nul n'est mieux placé pour l'introduire que ceux qui en éprouvent jusqu'au malaise les leçons (ce qui ne veut pas dire qu'il faille être québécois pour y procéder). D'autant plus exaltante que la recherche soumet cette littérature au dur mais fortifiant concours des expériences étrangères.

Ainsi, par le démenti qu'elle inflige aux mythes dont l'histoire l'a faite complice, la culture littéraire peut-elle réapprendre à respirer. Le présent de la littérature lui est ouvert. Mais à la condition, à la fin, qu'elle devienne elle-même l'un des modes de création des œuvres, et qu'elle maintienne sa vigilance — profondément politique — à l'égard de tout ce qui l'en écarte.

MICHEL VAN SCHENDEL

claudé jasmin

Chers professeurs et aspirants, chers critiques de mon cœur et de tout acabit, chers collègues écrivains, écrivants et écrivains du pays.

Je suis obligé d'écrire ceci, ce que je vais vous lire et cela, ce qui est écrit et puis lu, je m'en excuse, fait toujours un peu «cours magistral» mais il y a ce fait, la revue *Liberté* a besoin de textes et on n'a peut-être pas prévu le magnétophone, quoi qu'il en soit, je ne pouvais pas courir le risque de vous adresser la parole, ici, sans que cela passe inaperçu aux yeux de la postérité.

Il y a à côté de nous, comme une grande mare, une grande réalité, un miroir aveuglant: le marché du travail. Devant ce fait omniprésent, les littérateurs lèvent le nez mais ils savent autant que quiconque qu'il faut bien, quelque part, gagner sa vie — comme on dit — soit enseigner à l'université de New York, ce qui doit être un purgatoire comparativement à l'enfer de Columbia University-et-ses-émeutes ou enseigner à Montréal, comme ma co-participante, Monique Bosco et ce doit être un paradis, n'est-ce pas monsieur le président André Vachon?

Il y a à côté de nous des barmen, pas loin, des femmes de chambres, réparant l'outrage d'écrivains en sommeil, il y a le marché du travail. Et puis, au-dessus, juste au-dessus, la culture. Et puis juste au-dessus de la culture ordinaire, celle de Tony Roman, du cowboy André Lejeune, des films de Walt Disney ou d'horreur, des quizz du canal «10» et du canal «2», du parc Belmont, de La Ronde, du concours de charme fédéral Stanfield-Elliott Trudeau, bref, au-dessus des distractions ordinaires et frivoles, il y a la «culture littéraire».

«J'en veux!»

J'en veux, s'écrit le consommateur d'aujourd'hui qui veut de tout, un peu de tout. Minute, rétorque l'ordre établi de l'«establishment» littéraire! C'est pas comme les hot-dogs ou les posters, on n'en donne pas comme ça, à n'importe qui. Il faudra vous préparer à en recevoir! Comment? Par l'enseignement de la littérature.

Distinguo, dirait le médecin d'un Molière!

On ne va conduire le premier communiant vers M. Doubrovsky. Il s'y perdrait. On ne fait manger du Poulet, ou du

Richard-Barthes à un estomac vierge! Dans le merveilleux labyrinthe des initiations à la culture littéraire, s'amener à Ste-Adèle, un bon vendredi soir, et avaler une brillante démonstration des structures de la nouvelle critique, c'est le bout de la chaîne de l'usine des instruits.

Alors comment faire débiter cet enseignement de la littérature?

C'est la question de cette troisième séance de cette sixième Rencontre. Et, dit le programme, quel part cet enseignement fournirait-il à la culture littéraire chez un individu?

Hier soir, notre conférencier invité a bien dit que les livres naissent des livres, que le monde des livres était un autonome. Et c'est assez la vérité. En tout cas, cela a été la mienne de vérité et fort probablement celle des gens de mon âge ou plus vieux encore. Il serait surprenant qu'un être, je ne sais sur quelle planète, ne sachant même pas ce que c'est, en apparence, qu'un livre, décidât d'en fabriquer un. Les arts primitifs, de toutes les contrées du monde nous montrent des objets d'art qui étaient aussi des instruments fonctionnels ou bien des outils pour des rites, des offices de cultes antiques. Le livre n'est pas un objet si le tableau en est devenu un, dédaignant depuis Braque au moins, le vieux rôle de fac-similé de la nature.

Le livre n'existe pas. Il ne sert à rien. C'est un code. C'est un recueil de signes. C'est un porteur de symboles graphiques. Il est moyen de signification, de communication, d'expression... et, alors, se pose une question et ce sera la mienne et c'est peut-être «la question essentielle», je le dis modestement parce que nous sommes nombreux à s'interroger dans ce sens, ce moyen achève-t-il d'exister? Le livre est-il mort ou du moins agonisant et la pléthore actuelle de publications en tous genres ne serait pas un événement tellement rassurant et pour plusieurs serait au contraire comme ces fleurs qui deviennent d'une étonnante générosité avant de pourrir en peu de temps et de disparaître en signe catastrophique. Nous savons, Québécois, la beauté de l'automne, et puis c'est l'hiver. Le froid, le sommeil, la mort pendant des mois.

Je n'écris plus de roman depuis près de trois ans. Mon dernier livre était un recueil bref de brèves nouvelles à propos de «cœurs que l'on empaile». Je le prends, pour moi, comme un signe que je me fais. Il y a bien sûr les manuels scolaires, ce violent commerce, il y a, quant à moi, la mort certaine d'un certain «romanesque» écrit. Le cinéma nous aura doublés et fait des «multiples» de toutes nos intrigues, les «grands» se font adapter travestir: «Manon 68», «Noir et Rouge 68», l'an prochain, on recommencera tout: version '69. J'écris aussi pour la télévision.

Nous voulons faire des films. Quelques-uns, parmi nous, écrivains, le font déjà. Je prépare une pièce de théâtre.

Au fond, j'écris davantage une mise en scène, je prévois des mouvements dans un grand escalier dont les marches sont comptées, et, de temps à autre, je pose des mots sur certains paliers. Ah les mots, grand-papa Sartre, ne m'en parlez pas! Que se passe-t-il donc?

Et comment parler de l'enseignement de «la littérature?»

Ça me gêne.

Comment parler de la «culture littéraire» au moment même où nous nous interrogeons sur le sens de la contestation radicale des étudiants de Berlin, de Milan, de New York et de Paris... et, plus timidement, jusqu'à nouvel ordre, des enfants gâtés de l'avenue Maplewood, devenu (mon Dieu pourquoi est-ce que l'on décroche toute enseigne), devenue Boulevard Edouard-Montpetit, tiens, un économiste! Pas de chance Nelligan! Pas de chance Crémazie ou Fréchette! L'heure est aux économistes! Vous voyez bien que nous avons raison de nous rassembler écrivains et commentateurs — écrivains ou enseignants, on nous ignore!

Mais à Nanterre, c'est en Faculté de Lettres, pourtant...

Yves Thériault joue sur deux plans, et son dernier récit lyrique et exotique, il le grave, de sa suave voix, sur deux disques. On est à la radio! Un jour, on le fera «acter» bien sûr, ce sera au petit écran, ou sur grand écran dans un ciné-

parc et en couleurs psychédéliques de 1995! Villon: où sont les littérateurs d'antan? Miron gueule ses poèmes, devant un micro, debout, comme dans la rue!

On nous invite à Laval, ou à Montréal, dans les collèges. J'en visite au moins cinq ou six chaque année, et aussitôt que notre petit baratin s'achève les jeunes nous posent des questions d'ordre social ou politique et, si vous travaillez à Radio-Canada, autour du buffet, après «la culture», vous demandent si Dominique Michel est aussi drôle au restaurant des artistes et dans les couloirs des studios qu'à sa populaire émission? Maudite culture, que l'on te soigne donc mal dans nos collèges, apprentis-CEGEP, à métiers et professions! Le «marché du travail» veille.

Mais il y a des étudiants sérieux (encore une satanée minorité!) ils en feront une «carrière» de la culture ou de *l'enseignement littéraire de la littérature*, ils préparent des thèses et vont se décrocher des licences, maîtrises et doctorats pour finir un jour, par enseigner à Longueuil ou à Victoria-ville, comme j'en connais, à des jeunes gens distraits qui forment des «clubs RIN», «LSD» ou «PSQ» ou bien qui vous interrogent sur le dernier film de Godard. Vous vous rendez-compte Godard? On est loin de la «littérature» hein? sur la dernière pièce de Dubé mais, est-ce vraiment un littérateur? Nos critiques en doutent. Quand ce n'est pas sur Jasmin, ce chien, ce bouffon, ce polygraphe, je cite un professeur corse de littérature de l'Université parlant à un de ses élèves qui voulait, l'innocent, faire «un travail» sur moi. Il m'a répété cela, l'ingrat!

A l'école élémentaire, la littérature n'existe pas encore et c'est un signe bien louche car ce qui n'est pas bon pour les enfants me paraît toujours suspect. Au collège, dans mon temps, la littérature, c'est très grave cela, était une matière! Nous avions donc la frousse, autant que pour les maths ou la chimie. Il a fallu que je lise «Bonheur d'occasion», un jour, par occasion, par hasard, le livre traînait chez mon directeur de conscience qui ne me l'a pas recommandé, s'en tenant toujours à Jules Verne et à «Signe de piste» et c'est ici que je

rejoins Monsieur Doubrovsky, j'ai eu tout de suite l'envie d'écrire, le goût d'écrire, les livres naissent donc des livres.

Et les livres d'ici donnent des livres à ici, c'est non moins certain.

Et non moins important.

Au fond, plus j'en ai lu plus le goût m'a pris fort et c'est donc encore vrai que le «monde» des livres est fertilisant.

Il reste donc à trouver des lecteurs, les lisants sont si rares qu'il faut quémander des octrois pour éditer des livres que sans l'aide de l'Etat, nous aurions bien moins qu'une dizaine d'éditeurs.

J'ai le goût, tu as le goût, nous avons le goût de communiquer, de nous exprimer, alors, nous nous en allons dans les rues de la cité, nous cherchons la «machine»: éditeur, imprimeur, distributeur, libraires, voire critiques, pour communiquer et la machine est boudeuse, elle est pauvre et raide, elle a toujours des airs de misère, on dirait, bref, que nous la dérangeons avec nos malheureux manuscrits... et on nous dit, en fin de compte, qu'il n'y a pas de lisants, que le monde est assis devant son téléviseur ou au cinéma ou se promène à la Ronde de l'Expo et que le livre se meurt!

Alors quoi? La «culture littéraire», l'«enseignement de la littérature», c'est une bien bonne idée mais nous vous en conjurons, dispensateurs de ceci et de cela, faites donc en sorte que tout cela paraisse vrai et vivant. Professeurs, promoteurs de la culture littéraire, révélateurs, allez, allez enseigner toutes les nations, nous avons besoin de vous, je veux bien être optimiste et y croire à «la culture littéraire», elle m'a donné, comme à vous, de réels plaisirs et me fait vivre plus heureux souvent. Comment expliquer cela à de jeunes citoyens que l'on presse de vivre en pragmatiques, que l'on invite à désertier les facultés de lettres, ou de sciences nouvelles de l'homme, pour les hautes études commerciales ou autres écoles d'administration et de commerce?

Mais, notre invité le disait aussi hier soir, les étudiants ne refusent pas les professeurs mais veulent de bons professeurs!

Peut-être que la «culture littéraire», thème de cette séance, aurait besoin de meilleurs littérateurs. Je me pose la question.

Et je me tais pour y réfléchir avec vous tous.

CLAUDE JASMIN